

Table des matières

Introduction	
D'une révolution à l'autre, une œuvre signée Leonard Cohen	1
<i>Chantal Ringuet</i>	
La contribution des Juifs à la musique populaire, de la France à l'Amérique	11
<i>Jean-Claude Kuperminc</i>	
DE L'ART À LA GUERRE, UN APPEL À LA RÉVOLTE	
Leonard Cohen, un art de la guerre	21
<i>Gilles Tordjman</i>	
<i>Flowers for Hitler</i> de Leonard Cohen : la Shoah comme une ombre portée	37
<i>Delphine Auffret</i>	
« <i>There's nothing to follow, there's nowhere to go</i> » : errance et arrêt dans l'œuvre de Leonard Cohen	53
<i>Francis Mus</i>	
Leonard Cohen, l'écrivain que j'ai connu	73
<i>Naïm Kattan</i>	

TRAJECTOIRES DANS LE LANGAGE.
L'EXIL, DE L'ÉTRANGER AU FAMILIER

Leonard Cohen : habiter le langage, poétiser l'exil	83
<i>Chantal Ringuet</i>	
« Quelque chose nous oublie parfaitement » : réflexions sur la figure de l'étranger dans la poésie de Leonard Cohen (1956-1968)	103
<i>Emmanuel Kattan</i>	
Sur les traces de Leonard Cohen à New York	117
<i>Pierre Anctil</i>	
Là où les trajectoires se croisent	129
<i>Hélène Rioux</i>	

UN ACTE CRÉATEUR ALLIANT GRAVITÉ,
DANSE ET GRATITUDE

Alchimie de la gravité, chute des corps et devenir-ange chez Leonard Cohen : pour une poétique du grave et de l'apesanteur	141
<i>Christophe Lebold</i>	
Une guitare de cèdre et quelques accords de flamenco : gratitude, transmission et éthique de la création chez Leonard Cohen	167
<i>Kateri Lemmens</i>	
Leonard Cohen : quelques éclats qui dansent	179
<i>Michaël La Chance</i>	
Leonard Cohen ou le choix d'une errance musicale	193
<i>Jean-Claude Ghrenassia</i>	

TRANSCENDANCE ET TRANSMISSION,
DE PERTES EN DEUILS

Tantra et transcendance dans <i>Les perdants magnifiques</i> de Leonard Cohen	199
<i>Hugh Hazelton</i>	
L'américanité des <i>Perdants magnifiques</i> de Leonard Cohen : cinquante ans plus tard. Une quête identitaire entre la jouissance et le désespoir	213
<i>Alexandra Pleshoyano</i>	
Leonard Cohen : un auteur majeur et ses traducteurs « en mode mineur »	229
<i>Raluca Tanasescu et Louis Alberti</i>	
Leonard Cohen : un <i>kaddish</i> entre parole et voix	253
<i>Jessica Roda</i>	
« ... Ça marche, vos chansons ? »	263
<i>Rober Racine</i>	
Liste non exhaustive des œuvres de Leonard Cohen	271
Notices biographiques	273

Introduction

**D'une révolution à l'autre,
une œuvre signée Leonard Cohen**

Chantal Ringuet

En septembre 2014, Leonard Cohen fêtait ses quatre-vingts ans. Deux mois plus tard, l'Institut européen Emmanuel Levinas de Paris accueillait la journée d'étude *Leonard Cohen, baladin juif de notre époque*, sorte d'hommage ayant permis de « mesurer l'enracinement “juif” du poète et auteur compositeur [...], tant dans son œuvre que dans ses engagements publics¹ ». Organisé en partenariat avec la Chaire en études juives canadiennes de l'Université Concordia à Montréal, cet événement fut un « moment intellectuel et original² » alliant études comparées dans le domaine des humanités juives en France et au Québec et intermèdes musicaux produits par le compositeur et contrebassiste Jean-Claude Ghrenassia et ses musiciens. Comment la judéité de Cohen s'inscrit-elle dans son œuvre et son parcours artistique ? Quelles en sont les formes d'expression particulières dans ses poèmes, romans et chansons ? De quelle(s) manière(s) cet héritage juif qui tend vers l'universel a-t-il été transformé, et parfois oublié, tout en se mélangeant à de nombreuses influences externes ? Quel fut l'accueil réservé par la critique à l'œuvre littéraire et musicale de Cohen au Canada et en France ? Telles sont quelques-unes des questions directrices qui ont animé les présentations des chercheurs.

Point de départ de ces réflexions, la « judéité » de Cohen puise dans une filiation de renom, celle des *cohanim*, les grands prêtres qui officiaient dans le Temple de Jérusalem ; elle se nourrit des textes

1. Alliance israélite universelle, « Newsletter », février 2015, p. 12, <http://www.aiu.org/sites/default/files/PDF/Alliance%20info_fev2015_web.pdf>, consulté le 19 février 2016.

2. *Ibid.*

fondateurs du judaïsme, tout en s'articulant à une subjectivité masculine en proie aux tourments, au désespoir et aux grands déchirements de l'ère contemporaine. Certains événements de l'histoire juive récente se reflètent en effet dans ses écrits, dont l'immigration des masses juives en Amérique au début du XX^e siècle, la Seconde Guerre mondiale et la Shoah, la création de l'État d'Israël et la guerre du Kippour. À cela s'ajoutent un don de voyance et une intuition des catastrophes qui font, depuis longtemps, la signature de Leonard Cohen. En un sens, les paroles du prophète Jérémie semblent résonner à travers lui : « À cause du désastre de mon peuple, je suis brisé. Je suis dans le noir ; la désolation me saisit³. » Car si l'œuvre de Cohen – voix, parole, poème, chant et danse – se fait tour à tour célébration du monde terrestre, expérimentation des sens, poétisation de la femme et exacerbation de l'amour, elle s'exerce aussi à la démesure. C'est ici que s'érige, peut-être, le paradoxe du « beau ténébreux⁴ » : à l'euphorie et à l'élévation succède inévitablement la chute du poète qui ne dispose d'aucun rempart contre lequel s'adosser. Entre le divin et l'humain subsiste un écart magistral, source de vertige ou vide mortifère : les prophètes hébraïques, tout autant que les philosophes grecs, l'ont bien saisi. Or c'est au cœur de cet abîme où se profilent tantôt les ombres de l'Hadès, tantôt le souffle créateur assurant la cohésion entre l'âme et le corps, que Cohen déploie une parole qui le tient sans cesse en mouvement.

Comment atteindre la « *ruach* », terme désignant l'Esprit de Dieu (ou l'esprit capable de raison, chez les Grecs), à savoir ce qui pré-existe à l'âme comme au corps, dont il reste séparé ? Si Cohen aspire à cette présence divine en l'homme qui constitue aussi le principe de son dépassement, c'est en renouant avec la pensée hébraïque, où le corps et l'âme ne forment pas des entités distinctes, qu'il trouvera un apaisement, voire une réconciliation. Selon cette tradition, la chair désigne non pas le corps, mais l'homme lui-même, c'est-à-dire l'humain. Le terme hébraïque « *nefesh* », qui se rapporte à l'âme, condense cette double signification : organe de la respiration, il qualifie tout autant la personne envisagée sous l'angle du désir. Le Livre d'Isaïe, celui que l'artiste préfère parmi les ouvrages de la Bible, en fournit un excellent exemple : « Et toute cette chair saura

3. Jérémie, 8, 21, dans *La Bible*, traduction d'André Chouraqui, Paris, Desclée de Brouwer, 2010.

4. Nous utilisons l'expression « beau ténébreux » pour qualifier Cohen, en référence au célèbre roman de Julien Gracq. Voir à ce sujet Chantal Ringuet, « Un beau ténébreux chez les *nevi'im*. Préface », dans Jacques Julien, *Seul l'amour. Leonard Cohen*, Montréal, Triptyque, 2014, p. 9-18.

que je suis Éternel⁵. » Par contraste, la pensée bouddhiste dont il s'imprégnera à l'âge de la maturité prône que rien n'est éternel, toute chose conditionnée étant vouée à se transformer ou à disparaître. Chez celui que l'on a surnommé le « parrain de la tristesse » (*godfather of gloom*), l'influence de ces traditions philosophiques et religieuses à différents moments de sa carrière esquisse donc une quête, celle d'une vie spirituelle menant à la transcendance de la souffrance humaine ; en même temps, elle révèle l'un des nombreux paradoxes qui s'instituent au centre de sa vie et de son œuvre.

* * *

On retrouve chez Leonard Cohen un remarquable concentré de ce qui fait l'âme du monde juif au fil de siècles d'exil, d'errance et de déchirements en Europe centrale et orientale⁶. D'un côté, son œuvre abonde de thèmes puisés dans le folklore juif, la source biblique et talmudique et le judaïsme messianique ; de l'autre, elle se projette sans cesse vers le dehors, exprime une fascination pour l'ailleurs et pour les grands écrivains et philosophes occidentaux. À lui seul, l'artiste et écrivain incarne tout cela et bien davantage : son œuvre est empreinte des malaises découlant de l'assimilation, de la perte de la religion traditionnelle, du désir d'échapper à un destin juif chargé de souffrances et de rémissions, et de la volonté de s'émanciper du poids des ancêtres et de la filiation d'Abraham. En même temps, elle se veut provocante et « bien de son temps », c'est-à-dire profondément ancrée dans une culture nord-américaine qui se situe, à plusieurs égards, en porte-à faux avec la culture juive polyglotte de l'Ancien monde⁷. Tout en se faisant le miroir des contradictions qui forgent l'époque moderne, de certains événements historiques qui ont ébranlé le siècle dernier, des nombreux métissages résultant du choc des cultures et des sociétés en mutation, elle illustre

5. *Isaïe* 49, 26, dans *La Sainte Bible*, traduction de Louis Segond, Paris, Bibli'O, 2008.

6. À ce sujet, voir notamment Jean Baumgarten, *Le yiddish. Histoire d'une langue errante*, Paris, Albin Michel, 2002, coll. « Présences du judaïsme » (en particulier, le chapitre 5, « Culture européenne, littérature juive et créations en langue yiddish »).

7. Sur ce point, nous référons le lecteur aux propos qu'a tenus Cohen dans le cadre du *Symposium for English Language Jewish Writers* qui s'est tenu à la Bibliothèque publique juive de Montréal le 7 juin 1964. Voir le <<http://www.yiddishbookcenter.org/node/3034>>, consulté le 11 décembre 2015.

une trajectoire singulière, où l'individu en proie à l'affliction, aux soulèvements et aux agitations de l'âme ne cesse de se réinventer par-delà l'origine, l'exil et la perte.

Cet ouvrage s'intéresse donc aux nombreuses révolutions sous-jacentes à l'œuvre de Leonard Cohen qui surgissent dans et par le langage, qu'il soit poétique, romanesque, musical ou spirituel. Inspiré de l'une des premières chansons de l'artiste, *The Old Revolution (Songs from a Room, 1969)*, le titre du présent ouvrage évoque la dynamique créatrice qui engendre le déploiement de la parole cohenienne – qu'elle soit poème, chanson ou prière – et ses nombreux atours – des figures romanesques aux accords de guitare. Comme le rappelle Gilles Tordjman, le terme « révolution », bien qu'il soit souvent mis en rapport avec un « mouvement vers le futur » dans l'imaginaire des masses, revêt aussi le sens d'un « éternel retour » dans la culture classique qui est celle de l'auteur. En ce sens, « Leonard Cohen est l'héritier de [la] matrice judéohellénistique qui fonde la “conscience malheureuse” : le monde n'est que fragments, chaos, impermanence, “vanité des vanités”, mais de cette déception, il faut faire quelque chose⁸ ».

Pour saisir les effets et les traces découlant des révolutions en question, nous avons réuni ici des chercheurs, artistes, écrivains et traducteurs dont le parcours, les intérêts et les réalisations présentent des affinités d'ordre littéraire, musical ou sentimental avec le musicien et auteur-compositeur. Leur sensibilité, leur attachement, voire leur amour de son œuvre en font des témoins privilégiés de celle-ci. Afin d'en rendre compte, l'ouvrage met en perspective des études académiques et des écrits à caractère intimiste, ceux-ci faisant écho à ceux-là, en étayant les différentes formes de transmission par lesquelles cette œuvre incontournable s'achemine jusqu'à nous.

* * *

Fait intéressant, cet ouvrage fait suite à plusieurs publications consacrées à Cohen ces dernières années. Au Québec, par exemple, Malcolm Reid revisitait sa vingtaine en suivant les pas de l'artiste dans *Deep Café. Une jeunesse avec la poésie de Leonard Cohen*

8. Voir l'article de Gilles Tordjman, « Leonard Cohen, un art de la guerre », publié dans le présent ouvrage.

(2011)⁹, tandis que Kateri Lemmens et Charles Quimper proposaient un dossier regroupant des textes de création littéraire inspirés de l'artiste et poète dans « Pour Leonard Cohen », le numéro 133 de la revue *Moebius* (2012). Dans *Seul l'amour. Leonard Cohen* (2014)¹⁰, Jacques Julien abordait l'art de vivre qui s'affirme dans les chansons de Cohen comme un art d'aimer. En France, Christophe Lebold signait récemment *L'homme qui voyait tomber les anges* (2013)¹¹, un ouvrage centré sur la voluptueuse gravité de Cohen qui en fait un « archange redoutable infiltré dans le rock », tandis que Jean-Dominique Briere et Jacques Vassal, auteurs d'ouvrages antérieurs sur Ferré, Brassens et Ferrat, ont fait paraître *Leonard Cohen par lui-même* (2014)¹². À ces titres s'ajoutent, en 2014-2015, une dizaine d'autres en anglais, le nombre d'ouvrages sur Cohen ayant atteint un paroxysme dans le monde entier à l'occasion de la célébration de ses quatre-vingts ans¹³.

Ni une biographie ni un ouvrage abordant un aspect spécifique de l'œuvre cohenienne, *Les révolutions de Leonard Cohen* se distingue des publications récentes à son sujet par sa forme – un collectif –, sa langue – il est entièrement en français – et sa manière d'aborder l'œuvre (musicale, poétique et romanesque) de Cohen en privilégiant une perspective interdisciplinaire et une variété de points de vue. On ne trouvera donc pas ici une analyse exhaustive de ses écrits et chansons, mais de nombreux jeux de regards qui se croisent et se relancent. De même, si la judéité de Cohen intervient dans plusieurs textes, elle est surtout envisagée comme une composante de son identité qui doit être mise en perspective avec les autres dimensions de sa personnalité et de son parcours¹⁴. Ainsi, ce collectif propose une série de réflexions, à la fois intimistes et fouillées, sur l'un des plus grands écrivains et auteurs-compositeurs-

9. Malcolm Reid, *Deep Café. Une jeunesse avec la poésie de Leonard Cohen*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2011.

10. Jacques Julien, *Leonard Cohen. Seul l'amour*, Montréal, Triptyque, 2014.

11. Christophe Lebold, *L'homme qui voyait tomber les anges*, Rosières-en-Haye (France), Camion Blanc, 2013.

12. Jean-Dominique Briere et Jacques Vassal, *Leonard Cohen par lui-même*, Paris, Cherche midi, 2014.

13. La plupart de ces titres sont répertoriés au <<http://www.leonardcohenfiles.com/newbook2014.html>>, consulté le 6 novembre 2015.

14. Certes, Cohen est juif, mais l'on pourrait se demander : pourquoi insister sur ses origines, alors que lui-même n'a jamais revendiqué son appartenance au judaïsme avec ferveur ? Loin de nous, donc, l'idée de ramener cette œuvre strictement à la judéité de son auteur : il s'agit plutôt de sonder comment les écrits et les chansons de Cohen reprennent, tout en les renouvelant, certains éléments de la tradition et de la culture juives, qu'ils font « dialoguer » avec de nombreuses influences externes – dont la culture amérindienne et le bouddhisme – et réalités contemporaines – la chute du mur de Berlin, entre autres.

interprètes de l'époque contemporaine. Les auteurs réunis ici jettent un nouvel éclairage sur cette œuvre qui ne cesse de nous éblouir par sa force créatrice et par son pouvoir de refléter les « paradoxes de la modernité », comme l'écrit encore Tordjman, à l'instar de celles d'Héraclite, Agrippa d'Aubigné, Federico Garcia Lorca et Irving Layton.

* * *

Divisé en quatre sections principales, *Les révolutions de Leonard Cohen* débute avec un préambule de Jean-Claude Kuperminc sur l'apport des Juifs à la musique populaire en France et en Amérique. Dans la première section, intitulée *De l'art à la guerre, un appel à la révolte*, Gilles Tordjman s'intéresse au succès français qu'a remporté Leonard Cohen avec son interprétation de la chanson *The Partisan* et à l'« art de la guerre » qui se dégage de son œuvre. Delphine Auffret poursuit dans cette veine en abordant l'impact de la Shoah sur Leonard Cohen et sa réception critique en France à travers l'exemple du recueil *Flowers for Hitler*. Francis Mus se penche quant à lui sur l'évolution de l'artiste, du local à l'international et à l'universel, en mettant de l'avant son rôle de médiateur culturel façonné par l'interculturel et le plurilinguisme. Fait intéressant, l'auteur intègre ici un document d'archives n'ayant jamais été publié (*Ballad of the Absent Mare*). Suit un témoignage de Naïm Kattan à propos de sa rencontre avec le poète dans les années 1950 et de sa réception critique au Québec (dans *Le Devoir*) et au Canada anglais (par l'entremise du Conseil des arts du Canada).

La deuxième section s'intéresse aux chemins qui sillonnent l'œuvre et le parcours de Cohen. Intitulée *Trajectoires dans le langage. L'exil, de l'étranger au familier*, elle débute avec une contribution de Chantal Ringuet qui aborde les formes de l'exil chez Cohen et son ouverture sur le langage et la transcendance. La problématique de l'exil allant de pair avec la figure de l'étranger, c'est à celle-ci que s'intéresse Emmanuel Kattan, qui se concentre sur un corpus poétique datant de 1956 à 1968. Viennent ensuite deux essais intimistes : *Sur les traces de Leonard Cohen à New York*, dans lequel Pierre Anctil se remémore sa jeunesse dans la métropole américaine, où l'auteur-compositeur-interprète avait amorcé sa carrière musicale une décennie auparavant ; et *Là où les trajectoires se croisent*,

d'Hélène Rioux, un texte sentimental qui esquisse les trajectoires caractérisant son rapport avec le chanteur depuis qu'elle l'a découvert dans la jeune vingtaine, en dépeignant une ambiance feutrée qui reflète la richesse d'univers forgés de littérature, d'art, de musique, de traduction et de mots.

« Un acte créateur alliant gravité, danse et gratitude », la troisième section de l'ouvrage, regroupe des textes qui plongent davantage au cœur du processus créateur de Leonard Cohen. Christophe Lebold propose une réflexion sur la poétique du grave chez Cohen, celle-ci réunissant une alchimie de la gravité, une recherche d'apesanteur et un devenir-ange. À sa suite, Kateri Lemmens s'intéresse à la gratitude, à la transmission et à l'éthique sous-jacentes à l'acte créateur chez Cohen. Dans un esprit par moments similaire à l'article de Lebold, mais dans une veine intime, Michaël La Chance livre un essai personnel inspiré de sa fréquentation du milieu littéraire et artistique de Montréal dans les années 1970, dans une atmosphère colorée par la présence énigmatique du poète. En complément, Jean-Claude Ghrenassia aborde brièvement ce qu'il perçoit comme une « errance musicale » chez le musicien.

La quatrième et dernière section du collectif, *Transcendance et transmission, de pertes en deuils*, s'ouvre sur deux études sur le roman *Beautiful Losers (Les perdants magnifiques)*. Hugh Hazelton s'intéresse à la manière dont celui-ci porte le reflet du tantra et de la transcendance, tandis qu'Alexandra Pleshoyano examine l'américanité qui le compose, celle-ci s'arrimant à une quête identitaire circonscrite par la jouissance et le désespoir. Faisant écho à certains textes de la première section où il est question de la réception critique de Cohen en France et au Québec/Canada, l'article de Raluca Tanasescu et Louis Alberti se veut une étude comparée et originale sur les traductions de ses textes qui ont été réalisées en France et au Québec. Finalement, Jessica Roda propose une interprétation personnelle de la chanson *Alexandra Leaving (2001)*, envisagée ici comme un *kaddish* dans des circonstances de deuil où la musique accompagne le sujet entre parole et voix. Pour conclure, l'artiste et écrivain Rober Racine raconte sa rencontre improvisée avec le chanteur en 1982 lors d'une soirée organisée par les directeurs de la galerie Véhicule Art, qui fut une institution majeure dans le domaine des arts à Montréal.

Par ailleurs, cet ouvrage est enrichi de liens musicaux vers les interprétations de cinq pièces de l'artiste – par, entre autres, Jean-Claude Ghrenassia, Jean-Pierre Sluys et Naïm Amor, alias les Cohen Frères –, dont une première version de ces pièces qui avaient été présentées *live* à l'occasion de la journée d'étude du 30 octobre 2014. Afin de rendre hommage à Leonard Cohen, ce grand artiste qui a marqué plusieurs générations, en France et au Québec, depuis plus d'un demi-siècle, l'ensemble des contributions réunies ici dévoilent les multiples facettes d'une œuvre qui s'est élaborée au fil de nombreuses révolutions, de même que ses résonances actuelles dans le parcours d'écrivains et de chercheurs qu'elle inspire, fascine et subjugué à la fois.